

XYZ. La revue de la nouvelle

Solange

Yves Houde



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houde, Y. (1997). Solange. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 60–66.

Solange

Yves Houde

La fenêtre s'ouvrait grande sur le fleuve. Bouleversée et confuse, Solange s'en approcha et sa pensée se perdit aussitôt dans les brumes matinales et le murmure de la marée montante.

Il était venu dans sa chambre, elle en était certaine : son odeur y flottait encore, subtile, presque perceptible. Quand ? Au petit matin ? À l'heure où, n'y tenant plus, elle avait cédé au sommeil ? L'avait-il, lui aussi, espérée toute la nuit ?

Elle se défendit, une fois encore, contre l'image obsédante de ces deux mains caressant le bois d'un vieux meuble : les mains d'un homme dont elle n'avait même pas remarqué la finesse du visage tant elle avait désiré les sentir posées sur son corps. En même temps, elle en voulait à Bernard de lui avoir imposé cet étranger, un garçon qui, en moins d'un mois, à travers sa tristesse et son silence, avait bousculé toute sa vie.

•

— Chérie, voilà le gars qu'il nous faut, avait crié Bernard avant même de descendre de la voiture.

— Et tu l'as trouvé où ? avait-elle rétorqué à la blague.

— Sur l'autoroute, en bon Samaritain. Il s'appelle Philippe.

En effet, Bernard avait reconnu l'auto-stoppeur, un jeune homme qui, au retour d'un long vagabondage sur les routes de l'Ouest américain, était venu le consulter à la clinique médicale quelques mois auparavant. Ce garçon avait laissé en plan de brillantes études en droit et, habile de ses mains, en échange du gîte et d'un maigre salaire, il s'offrait maintenant pour travailler ici et là, avant de repartir plus loin encore...

Philippe avait agréé, sur-le-champ, la proposition du médecin de remettre à neuf quelques pièces de mobilier d'une antique maison de campagne, en bordure du fleuve, la dernière passion de Solange, sa femme, qui s'y était retirée pour l'été, afin de terminer la rédaction d'un manifeste que lui avait commandé son éditeur, sur l'influence de l'érotisme oriental dans la littérature nord-américaine.

De la terrasse, Solange avait vu ce grand jeune homme blond aux cheveux longs, mal rasé, mal vêtu, basculer sur son épaule un maigre baluchon qu'il avait tiré de la banquette arrière de la voiture.

— Soyez le bienvenu, Philippe, dit-elle aimablement.

Le garçon répondit d'un timide hochement de tête, puis il suivit, le pas nonchalant, Bernard qui lui proposait de s'installer dans la sellerie, une petite dépendance aménagée à l'écart du jardin. L'intimité du lieu, en retrait de la grande maison, lui plut tout de suite.

Pendant toute la fin de semaine, Solange ignore la présence de Philippe : Bernard était là pour accompagner le nouveau venu, l'initier, lui faire la conversation. Mais le lundi, quand elle se trouva seule, pour la première fois, devant ce garçon taciturne, un silence vide et accablant s'imposa comme une gêne. Elle chercha en vain des mots, des idées, puis se perdit en propos futiles, en questions sans réponse... Une attitude qu'elle détestait et se reprochait chaque fois qu'elle s'y laissait prendre.

Et puis, tous les soirs, attablés, l'un en face de l'autre, le même malaise l'envahissait, une confrontation entre la fébrilité d'une petite fille et l'humeur sombre d'un jeune homme blessé et ce, jusqu'au moment où elle remarqua ses mains.

C'était la fin d'un après-midi de canicule, Solange descendait dans la cuisine y accueillir Bernard qui arrivait de la ville, pour la fin de semaine. Malgré le bruit des talons sur le bois rongé des marches du petit escalier de service, Philippe l'ignore, occupé qu'il était à fourbir un vieux meuble en pin qu'il avait mis la semaine à décaper dans l'atelier. Agacée par cette

coutumière indifférence, Solange coupait court vers la véranda quand elle fut surprise par la beauté de la vieille encoignure et par les mains qui la polissaient. Des mains mobiles et caressantes aux doigts longs et effilés. Des mains d'artiste effleurant en douceur le grain du bois, des mains qui redonnaient à un vieux vaisselier abandonné une fierté de jeunesse, une deuxième vie.

Solange avait toujours détesté les mains de Bernard : ses gros doigts boudinés, velus, qui lui fouillaient le corps comme des écrevisses affolées, pinçant un mamelon, mordant le pubis. Souvent dans le jeu des caresses, elle feignait l'orgasme pour couper court au supplice.

Et voilà qu'elle désirait maintenant être touchée, flattée par ces mains dont l'assurance des mouvements pourrait éveiller le plaisir et mener à des jouissances enfouies et oubliées depuis longtemps.

Elle espéra tant que Philippe fût sensible, un bref instant, à son trouble qu'elle n'entendit pas s'approcher Bernard et, comme une enfant prise en défaut, elle sursauta quand elle sentit la chaleur de son haleine sur sa nuque. Elle se dégagea juste assez pour éviter qu'il y posât ses lèvres épaisses et humides.

Lorsqu'elle voulut lui dire toute la beauté du meuble que Philippe allait enduire d'une première couche de cire d'abeille, elle ne put discerner, au fond d'elle-même, si le compliment témoignait de la qualité du travail ou de la beauté des mains de l'artisan.

Le lendemain et les jours qui suivirent, plus rien ne fut pareil... Solange provoqua les occasions de rencontre : elle passait « par hasard », lui disait-elle, tentait de lier conversation sur le temps que prendraient les restaurations, sur sa vie à lui, sur ses projets à elle... Elle lui offrait un rafraîchissement, revenait avec une bière qu'il buvait goulûment, sans un mot. Alors elle fixait la main qui étreignait la bouteille et savourait le plaisir étrange de l'avoir servi... Un après-midi, elle l'interrogea sur l'ennui, sur la solitude, lui confia sa passion pour cette vieille maison, ses meubles, son grenier... Pour le Japon de Mishima, pour les romans d'Arthur Miller, pour l'étrange Han Suyin...

Un lundi matin, quelques semaines plus tard, quand Bernard eut enfin quitté le domaine et que se furent estompées les senteurs lourdes et alcoolisées de ses crèmes et de ses lotions, Solange, en entrant dans l'atelier, fut atteinte par une autre odeur qui l'assaillit comme un enivrement : un mélange de musc et de sueur, de cuir et de coton.

Avait-elle déjà été attentive au parfum des corps et des vêtements, à leur sollicitation, aux désirs qu'ils éveillent ? Une fois peut-être.

Philippe achevait d'ajuster le vantail d'une immense armoire au centre d'un large rayon de soleil qui éclairait tout l'atelier. Il était debout, solidement planté dans ses bottes d'ouvrier salies, déformées et rongées par le travail et la marche, des bottes poussiéreuses, lacées lâchement pour les mettre et les enlever sans effort, de vieilles bottes que Solange s'étonna de trouver belles, qu'elle aurait spontanément voulu toucher, palper, sentir, humer profondément, porter à ses lèvres.

Embarassée par la douceur de l'émotion et la violence du désir, elle souhaitait, tout à la fois, s'humilier devant lui et s'enfuir... Elle choisit de s'abandonner au désir sauvage qu'elle reconnut au fond d'elle-même, hélas ! une sorte d'impulsion, d'instinct que son éducation de bonne famille l'avait forcée à mater.

Elle parla à Philippe de son décœurement amoureux : quelques mois avaient suffi à essouffler sa passion pour Bernard, jeune médecin, alors qu'il travaillait en région éloignée. Puis, elle se laissa emporter par le récit d'une aventure qu'elle croyait, depuis longtemps, oubliée.

Un soir, déçue des manières et des gestes de Bernard, dans la noirceur de la chambre et sous d'épaisses couvertures alors qu'elle aurait voulu être possédée brutalement, nue et en pleine lumière, elle avait quitté la maison et passé la nuit dans le bar d'un motel, une halte de routiers. Elle put se souvenir de toutes ces mains lourdes qui l'avaient touchée, de ces étreintes grossières, de ces lèvres sur sa peau comme des ventouses. Dans la

pénombre enfumée de ce bar de danseuses, elle s'était livrée aux désirs des hommes. En fermant les yeux, elle revoyait ces regards lubriques, ces bottes noircies lui frôlant les jambes, ces jeans usés, déchirés, moulant la rondeur des cuisses et des fesses se coller sur son corps ; des ceintures dénouées, des braguettes ouvertes et le tissu tendu des sous-vêtements sous l'effet du désir. Elle ressentit encore le mouvement des poitrines haletantes sur la sienne et tressaillit au souvenir de cette même odeur de musc et de sueur, mêlée de cuir et de coton...

Meurtrie, écorchée, mais satisfaite, Solange était rentrée à la maison aux premiers signes du jour. Bernard y dormait encore.

Qu'avait-on raconté à son mari ? Qu'avaient pu lui colporter les bonnes âmes dans le secret de son cabinet de consultation ? Elle n'en sut jamais rien sinon que, sans explications, ils quittèrent la région quelques semaines plus tard et que, imperceptiblement, leur vie glissa dans l'indifférence : la courtoisie de leurs rapports se développa à un point tel que s'en évacua presque toute sensualité.

Sentant le regard de Philippe posé sur elle, Solange, inquiète de ce qu'il révélait, n'osa pas lever les yeux et dès que le garçon se retourna, elle quitta l'atelier affolée d'en avoir trop raconté et s'isola dans le petit grenier qu'elle avait converti en bureau de travail. De toute la fin de ce jour, elle ne put rattraper l'inspiration qui lui échappait, regrettant d'avoir fui tout autant que de s'être compromise.

Elle résista toute la soirée et une partie de la nuit à l'envie d'aller le rejoindre dans la sellerie et de profiter de son sommeil pour l'approcher, le toucher, le sentir. Le jour naissait quand, épuisée, elle s'endormit.

Alors, Philippe serait venu dans sa chambre, elle en était convaincue : son odeur y flottait encore, subtile, presque perceptible. Bouleversée et confuse, Solange s'assit un long moment, en face de la fenêtre grande ouverte sur le fleuve...

Peu après midi, n'y tenant plus de s'interroger sans avoir de réponses, elle revint vers l'atelier. Philippe était penché au-

dessus de l'établi pour serrer deux pièces de bois mal jointes. Solange s'en approcha tant qu'elle perçut la moiteur de son épaule nue tout près de sa joue, une épaule lisse et ronde comme un pommeau. Elle y pressa légèrement son visage. Il ne protesta pas.

Lorsqu'il desserra l'étau, le mouvement de va-et-vient de son bras toucha sa poitrine et l'effet du frottement sur la pointe déjà durcie de ses seins, l'excita. Elle posa la main sur la cuisse de Philippe, sentit son tressaillement et souhaite qu'il la renversât sur les ballots de toile et de jute qui encombraient le fond de l'atelier.

Le garçon hésita un moment, se dégagea, puis sortit de l'atelier. Dehors, il ouvrit le robinet de l'arrosoir du jardin et s'aspergea tout le corps en s'ébrouant comme un jeune chien. Tous ses vêtements lui collèrent à la peau et les muscles se dessinèrent fermes et désirables, sous le tissu mouillé.

Solange qui l'observait, adossée à l'embrasement de la large porte, détacha les boutons de son chemisier, se cambra comme pour offrir sa poitrine à la caresse du soleil.

Philippe s'en approcha. Elle ferma les yeux, écarta naturellement les cuisses. Résolu, il ouvrit large sa braguette. Elle flatta un moment son sexe lourd, puis l'empoigna à deux mains et, d'un coup, le planta dans son vagin comme certains oiseaux s'empalent sur de longues épines. Philippe arrondit le dos, pour mieux lui agripper les fesses, la souleva de terre et, soudée à elle, il la transporta sans effort, sur l'herbe du talus. Là, sans prononcer un seul mot, il la baisa avec une rare violence, une sorte de brutalité trop longtemps retenue, comme une vengeance.

Solange profita avidement de cette fusion des corps, de ce débordement de virilité dont elle avait si souvent nourri ses fantasmes. À travers ses cris et ses spasmes, elle n'entendit de lui qu'un long râlement fauve.

Quand elle ouvrit les yeux et les porta, un moment, sur le visage de Philippe, elle découvrit un tel désarroi dans la profondeur bleutée de ce regard d'homme, comme la peine immense

d'un enfant qu'elle ne pourrait jamais consoler. Mais l'orgasme s'abattit sur eux, les enveloppa, les bouscula comme le déferlement de la mer et les déposa, épuisés sur des rivages inconnus.

Étrangère, fourbue, Solange se retira silencieuse sous le gazébo couvert de lierre et de fleurs, au bout du jardin. À la faveur de la marée baissante, la fraîcheur de l'ombre acheva de la soulager, elle s'assoupit et ne s'aperçut pas du départ de Philippe.

•

Quand Bernard revint, le vendredi suivant, il trouva Solange, au grenier, impuissante au travail, perdue dans ses rêves. Alors qu'il s'inquiétait de l'absence du jeune homme, elle lui parla de l'attitude bizarre du garçon, de sa morosité, de cette violence et de cette tristesse au fond du regard, de sa rage au travail, comme une urgence de vivre, et de son intolérable silence... Elle sut bien taire cependant les étranges circonstances de son départ précipité.

Bernard hésita un moment, accablé par ce qu'il venait d'entendre ou par ce qu'il allait répondre. Il regarda, un long moment, sa femme et lui révéla qu'il avait dû apprendre à ce garçon, il y a quelques mois, à la suite d'une consultation à son cabinet, qu'il était atteint du sida.

Bernard en rompant son serment de confidentialité mesura assez bien la profondeur de la détresse qui venait de frapper Solange, mais il ne put évaluer à temps la force du vertige qui l'attira vers la fenêtre ouverte grande sur le fleuve...